

Discours prononcé à Médan, 1954

Pierre Cogny

Pierre Cogny, le Secrétaire Général de l'Association Littéraire des Amis d'Emile Zola, rappelle les origines du Groupement, et, en rappelant qu'il s'agit, non pas d'une création, mais d'une continuation de grandes et vivantes traditions, il évoque le souvenir de Denise et de Maurice Le Blond-Zola.

La carrière de Denise devait être brève, puisque son destin s'inscrit entre ces deux dates : 1889-1942. Carrière brève, mais féconde, car, ayant perdu son père à l'âge de quatorze ans, quand l'intelligence, pleinement éveillée peut s'allier à la sensibilité en une harmonie heureuse, elle s'était promis de ne pas décevoir, au-delà du tombeau, Emile Zola.

Après avoir écrit pour les enfants six romans qui trouvèrent accueil dans la charmante Bibliothèque rose de la Maison Hachette, le premier asile de Zola, elle oeuvra, aux côtés de son mari, pour l'établissement de l'édition complète avec notes et commentaires, de chez Bernouard. En 1930, c'étaient les extraits de Zola, chez Delagrave, un an après, ce livre qui n'a pas vieilli et qui reste la source vive des études zolistes, *Emile Zola raconté par sa fille*. D'emblée, elle avait conquis le nom de critique littéraire et démontré magnifiquement cette vérité aujourd'hui d'évidence, que l'on ne parle vraiment bien que de ceux que l'on aime.

Denise avait épousé en 1908 un fervent de son père, Maurice Le Blond. Journaliste et critique littéraire, lui aussi, chef d'école à moins de vingt ans, Maurice Le Blond était né en 1877. En 1896, il devenait le fondateur-théoricien du mouvement naturiste, dont il exposait l'essentiel dans son *Essai sur le naturisme*.

Avoir vingt ans 1897, c'était se trouver, quand on avait du sens civique et de l'ardeur, engagé corps et âme, dans l'Affaire Dreyfus, et c'était être amené à prendre position. Naturellement, Maurice Le Blond fut du bon côté de la barricade. Il avait déjà collaboré à *La Plume*, au *Radical* et à *La Presse*, il passe à l'équipe de l'*Aurore*. Vous connaissez la suite. Au moment de *J'Accuse*, il publiait sa brochure *Emile Zola devant les jeunes ...* Des liens indissolubles étaient noués. Dès qu'il apprend la terrible nouvelle de la mort de Zola, il écrit, dans l'*Aurore*, un article qui devait avoir un retentissement considérable, *Zola au Panthéon*. Puis il crée l'Association Emile Zola, l'ancêtre, en 1919, de notre Société, née grâce à lui également après la Grande Guerre, où il servit en héros.

De 1927 à 1929, il dirige la publication de l'Édition Bernouard, montant sans relâche la garde devant la mémoire de Zola, n'acceptant aucune forfaiture, aucune atteinte, aucun soupçon même, sans relever aussitôt le défi.

Et il trouvait le loisir de travailler à ses autres œuvres. Jusqu'au bout, il devait crier, par sa vie, son amour de la France : anéanti par la défaite de 1940, inquiété par la Gestapo, miné par le chagrin que lui causa la mort de sa femme doublement chère, il meurt, désespéré, le 14 janvier 1944.

Mme Emile Zola, la fidèle compagne des bons et des mauvais jours n'est plus, Denise et Maurice Le Blond-Zola ont, eux aussi, disparu, et Jeanne Rozerot s'est éteinte : notre meilleur gage de fidélité à Zola désormais sera, si vous le voulez bien, de ne pas les séparer du Maître. Notre admiration n'a pas le droit de condamner à l'isolement de la gloire celui qui mit sa gloire à être aimé.

Il se félicite ensuite de la présence, toujours si efficace de ceux qui sont les bases les plus solides, les seules, pour tout dire de l'Association, le Dr Jacques Emile Zola, MM. Jean-Claude Le Blond, Charles Fasquelle, Pierre Paraf, Albert Laborde, de tous les fidèles compagnons de la première heure, puis, rendant

compte de la correspondance qu'il reçut à l'occasion de cette reconstitution, se référant à l'Enquête de Jules Huret, Pierre Cogy poursuit :

Que mes correspondants veuillent bien m'accorder leur pardon : tant de points de vue intéressants et nouveaux sur Emile Zola m'étaient apportés, avec la spontanéité sans arrière-pensée que l'on peut accorder à un inconnu, que, mettant mes pas dans les empreintes laissées par le Maître de Médan, j'ai formé pour moi seul, jalousement, un petit fichier. Je l'ouvrirai devant vous, en respectant, naturellement, l'anonymat.

Refus – très rare, je dois le dire – ou acceptation, jamais ces lettres n'étaient indifférentes et, dans les plus rapides on tenait à marquer la totalité de l'engagement, sous des formules de ce genre :

C'est de tout cœur, bien entendu, que je vous donne mon adhésion.

Ou :

Bien entendu, je vous donne mon adhésion enthousiaste.

Les refus pour rares qu'ils eussent été, étaient fort loin de manquer d'intérêt, et l'on avait la parfaite courtoisie, à l'égard de Zola, de les motiver, en toute loyauté, si bien que l'auteur des *Rougon-Macquart* était encore honoré par ceux-là même qui ne croyaient pas pouvoir ou devoir venir officiellement à nous.

Un écrivain, qui déplorait que son état de santé déficient le privât de toute activité, ajoutait :

Ah ! ce n'est pas faute d'admiration pour Zola !

Un autre confessait :

Vous avouerez-je encore qu'admirateur de Zola, je n'ai jamais réussi beaucoup à m'intéresser à l'homme.

Et un de nos critiques se refusait, parce que trop de sociétés l'auraient sollicité, s'il avait dû aller partout où sa vaste culture l'attirait, mais il ne cachait pas ses sympathies :

J'admire Zola romancier et ai une estime certaine pour son caractère. Mais vous me permettrez de demeurer à l'écart de la société de ses amis, tout en faisant beaucoup de vœux pour elle.

D'un académicien Goncourt, ce mot qui, précisément à cause des réserves qu'il comporte, va loin :

Je ne suis pas un zoliste fanatique, je suis tout de même assez admirateur de Zola pour ne pas me trouver déplacé au milieu de vous.

Nous aurions été aussi déçus et chagrinés de ne l'y pas voir que de ne pas compter dans nos rangs son illustre confrère, plus immédiatement enthousiaste qui disait :

Tout ce que je sais et que j'apprends encore d'Emile Zola me font admirer son caractère, admirer vivement son talent. Mon adhésion vous est donc acquise.

La sœur aînée du quai Conti, qui ne frapperait plus d'interdit l'auteur de *l'Assommoir*, a presque devancé dans l'enthousiasme sa cadette et peu de témoignages m'ont autant touché que celui d'un de ses plus hauts représentants :

J'ai gardé mon admiration pour l'œuvre puissante et humaine d'Emile Zola, pour la clairvoyance et la générosité de ses conquêtes sociales, pour son ferme courage dans ses luttes contre l'injustice.

Une personnalité politique, que nous préciserons « de gauche », puisque, selon le mot de Zola lui-même, « il faut bien donner un baptême aux choses pour qu'on les croie neuves », rappelant avec émotion :

J'ai grandi à l'époque où Emile Zola, au péril de sa liberté, donnait à ses contemporains le goût de la justice et de la vérité.

Tandis qu'un grand écrivain catholique se contentait, avec beaucoup de bonne grâce gentille de déclarer :

Je ne sais pas trop à quoi cela m'engage, mais je veux bien.

Il appartenait à un universitaire de faire la synthèse :

Il est vraiment temps de dépolitiser cette gloire. [...] Parmi les meilleurs disciples de Zola, je range Barrès qui, sans lui, n'aurait pas écrit les *Déracinés*, René Bazin qui, sans *La Terre*, n'aurait pas écrit *La Terre qui meurt* ; Ladislas Reymond qui a écrit *Les Paysans* contre *La Terre*, mais grâce à *La Terre*.

Il y a là, croyez-le bien, Mesdames et Messieurs, beaucoup plus qu'une vue ingénieuse de l'esprit, et c'est précisément la consécration de la gloire que d'inspirer, en dépit de leurs réticences, ceux qui se refusent à s'incliner devant le talent d'un écrivain pour l'unique et pauvre raison qu'il ne partage pas leurs idées. « Je dois vous tuer, parce que vous siégez à ma droite. » - « A moins que je ne vous aie assommé avant, comme je l'espère, parce que vous êtes à ma gauche. » ... Les siècles s'écoulent, les guerres sont parfois interrompues par des trêves plus ou moins trompeuses, des hommes vivent, des hommes meurent, et jamais la raison ne vient parce que toujours reste vraie, hélas !, la terrible boutade de Pascal : « Vérité en deçà des Pyrénées, erreur au-delà. »

Mais il existe, à l'abri des querelles stériles et meurtrières, un havre que nous voulons sauvegarder, parce qu'il demeure peut-être le seul abri dans notre univers dépecé, je veux parler de la Littérature.

Notre Association l'avait bien compris qui, lors de sa séance constitutive, avait porté, dans ses statuts, cet article :

Elle garde un caractère essentiellement littéraire et artistique. Toute discussion ou intervention d'ordre politique est rigoureusement interdite.

Ce n'est pas mépris de la chose publique, certes, mais volonté de réserver nos activités à ce qui est de leur ressort.

Nous nous souvenons tous, nous qui sommes ici pour Zola, notre guide, de ce diptyque sur l'Affaire Dreyfus. Une famille « de dimanche », heureuse du coude à coude dans le repos et l'amitié, des visages détendus ; on parle de tout et de rien, à bâtons rompus, sûrs de se comprendre à mi-mot.

Quelques instants ont passé, on a pris des visages de colère, on se bouscule, on se bat, la table croule sous l'enchevêtrement des frères ennemis. Et cette seule légende :

« ILS EN ONT PARLE. »

Grâce à Emile Zola, qui a eu l'héroïsme de tenir seul tête à la meute, il ne doit plus y avoir d'affaire Dreyfus, et je ne pense pas jouer au paradoxe en affirmant que ce serait saper sa pensée et son œuvre que d'engager autour de son nom des combats, car, lorsqu'il écrivit

l'admirable *J'Accuse*, il traça à ceux qui l'aiment la marche à suivre. Ce n'était pas des individus qu'il accusait, mais des symboles : il luttait, dans l'énergie d'un combat à mort, contre tous ceux qui sèment le désordre ou la haine, contre tous ceux qui, niant les évidences, refusent par principe, d'engager les dialogues, contre tous ceux qui détruisent quelque chose.

Il a vaincu. Est-ce à nous de perdre sa victoire ?

Emile Zola est désormais un écrivain classique, le plus jeune de nos classiques, mais non pas le moins lu : notre tâche est de servir sa mémoire comme celles d'un Rabelais, d'un Racine ou d'un Victor Hugo. Il y a beau temps qu'on ne se bat plus autour d'*Hernani* ... Le moment est venu d'étudier en toute probité intellectuelle l'*Assommoir*, *La Terre* ou *Nana*, selon les mêmes méthodes et avec la même volonté d'investigation sereine que *Gargantua*, *Phèdre* ou *Les Misérables*. Notre Bulletin avait commencé cette tâche considérable : nous la reprenons aujourd'hui et nous avons conscience de ne pas disséquer un cadavre, mais de suivre, jour après jour, œuvre après œuvre, un immortel – car c'est là le privilège des grands – dans le mouvant de son évolution, de nous le rendre, après chaque rencontre, plus vivant.

Il serait plaisant de refuser à Zola l'application de cette méthode expérimentale qu'il a créée, et dont il a bien fallu, après tant de railleries faciles, convenir qu'elle était juste et sûre. Il nous en saura davantage gré que d'une « statufication » qui, pour artistique et flatteuse qu'elle soit, n'en est pas moins dangereusement fallacieuse, puisqu'elle prétend figer dans une attitude d'un instant l'homme qui jamais ne s'arrêta.

Littéraire à ses origines, notre société ne vivra que si elle s'en tient là, et ce n'est pas peu !

A ceux qui craindraient d'émasculer le vieux lutteur en faisant de son nom un gage de paix, je demanderai seulement de relire *Mes Haines* :

La haine est sainte. Elle est l'indignation de cœurs forts et puissants, le dédain militant de ceux que fâchent la médiocrité et la sottise. Haïr, C'EST AIMER, c'est sentir son âme chaude et généreuse, c'est vivre largement du mépris des choses honteuses et bêtes.

Et ce n'était pas le Zola des *Evangiles* qui nous exhortait à chasser les vendeurs du Temple, mais un jeune garçon de vingt-six ans, qui avait foi dans l'avenir, parce qu'il croyait à l'amour des êtres et des choses.

Tous les amis de Zola souhaitaient d'être réunis. Ils le sont. Amis de Zola, ils ne peuvent qu'être unis en mutuelle amitié, en vertu du vieil adage. Mais l'amour demande toujours des sacrifices : chacun de nous aura à cœur que Zola soit Zola et non pas SON Zola, car EMILE ZOLA NE SAURAIT APPARTENIR A PERSONNE, LUI QUI VOULAIT APPARTENIR A TOUS.